



HAL
open science

Anaphore associative et anaphore possessive

Mathilde Salles

► **To cite this version:**

Mathilde Salles. Anaphore associative et anaphore possessive. 4e colloque Res per Nomen: Les théories du sens et de la référence. Hommage à Georges Kleiber, May 2013, Reims, France. pp.611-626. hal-01864820

HAL Id: hal-01864820

<https://hal.science/hal-01864820v1>

Submitted on 30 Aug 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Anaphore associative et anaphore possessive

Mathilde Salles

Normandie Université, UNICAEN, CRISCO, EA 4255

mathilde.salles@unicaen.fr

Les cas de concurrence entre anaphore associative et anaphore possessive, en particulier lorsqu'il s'agit de décrire des objets, des lieux ou des humains, sont assez nombreux. Même pour décrire et énumérer les parties du corps d'un individu, le possessif est loin d'être la règle, contrairement à ce qu'on est tenté de croire, et le défini associatif est fréquemment choisi pour produire des effets spectaculaires (au sens propre du terme).

Mon étude sera limitée aux possibilités d'alternance du défini associatif et du possessif devant deux types de noms : les méronymes (ex. *tronc* relativement à *tilleul*) et les noms de « localisés » (ex. *église* relativement à *village*) des relations locatives de Kleiber (1997 et 2001). Après un rappel des propriétés référentielles qui caractérisent les deux modes anaphoriques, propriétés qui peuvent expliquer la difficulté de telle anaphore avec tel type de nom, je tenterai d'identifier les facteurs qui perturbent l'emploi du possessif devant certains noms de localisés et de souligner l'influence que peut avoir le choix de tel ou tel déterminant sur l'interprétation des relations de cohérence.

Deux modes de présentation du référent et leurs conséquences sur le choix nominal

La différence entre le mode de présentation du référent d'une anaphore associative (1) et celui d'une anaphore possessive (2) est liée à la présence ou non d'une mention de l'entité englobante. Le possessif marque explicitement la relation d'appartenance et comprend ainsi la mention de cette entité englobante (*son* = du vieux tilleul), en d'autres termes, ceux de Kleiber (2011 : 5), le déterminant possessif de (2), à la troisième personne, impose un « pontage anaphorique coréférentiel », ce qui n'est pas le cas du défini associatif :

1) Il s'abrita sous un vieux tilleul. Le tronc était tout craquelé.
(Fradin, 1984)

2) Il s'abrita sous un vieux tilleul. Son tronc était tout craquelé.

L'incomplétude référentielle pouvant être associée à chacun de ces SN anaphoriques ne se traduit donc pas par le même type d'interrogation : interrogation sur le référent du possesseur ou de l'entité englobante avec le possessif (*son tronc* : le tronc de qui / quoi ?), interrogation sur le référent du tronc lui-même avec le défini associatif (*le tronc* : quel tronc ?). Le référent d'un SN associatif est alors présenté comme « aliéné » (cf. Kleiber, 1999 : 85 et 2001 : 242).

On sait quelles conséquences cette propriété du défini associatif peut avoir pour l'anaphore associative avec des noms de parties inaliénables. Ces derniers ont souvent du mal à se contenter du défini associatif (3a) et appellent régulièrement une mention de leur tout, par exemple, sous la forme d'un possessif (3b) :

3) a.*Elle a heurté le chien mais elle n'a pas coincé la patte
(Fradin, 1984 : 328 ; présenté avec le jugement de son auteur)

b. Elle a heurté le chien mais elle n'a pas coincé sa patte

Les autres méronymes, comme *tronc* dans l'exemple (1), entrent tout naturellement en anaphore associative (désormais AA). Leur syncatégorématicité ne constitue pas un obstacle à une représentation indépendante des parties qu'ils désignent, dans la mesure où

Paliénation qui sert de modèle à l'aliénation en pensée ou imaginaire exigée par l'AA est celle de la perception visuelle. Le système visuel permet d'isoler ou de détacher un élément sur une situation ou un objet sans que l'élément ainsi aliéné cesse pour autant de faire partie de la situation ou de l'objet. (Kleiber, 2001 : 247)

Enfin, la catégorématicité des noms de localisés, c'est-à-dire l'indépendance ontologique des entités qu'ils désignent (Kleiber, 2001 : 282), s'accorde tout naturellement avec l'aliénation impliquée par l'AA :

4) Nous entrâmes dans un village. L'église était située sur une butte. (Kleiber, 2001 : 288)

5) Nous entrâmes dans une cuisine. Le réfrigérateur était ouvert. (Kleiber, 2001 : 288)

Et c'est, cette fois, le possessif qui peut être difficile ; il ne l'est pas en (6), mais il l'est en (7) :

- 6) Un village était situé sur une butte. Son église dominait toutes les maisons. (Kleiber, 2001 : 310)
- 7) Nous entrâmes dans une cuisine. ?Son réfrigérateur était ouvert.

Son N avec les noms de « localisés »

Certaines propriétés du possessif souvent évoquées telles que le rattachement préférentiel à un possesseur humain ou encore une faible portée référentielle expliquent pourquoi on peut lui préférer le défini associatif aussi bien devant un méronyme comme *transept* en (8) que devant un nom de localisé comme *orgue* :

- 8) Toon traverse le boulevard Haussmann. Paul ne le perd pas de vue le long des rues de Rome puis de Leningrad au bout de quoi s'élève, au seuil des Batignolles, Saint-André-d'Antin. Toon entre dans l'église ; Paul entre à son tour, un moment après. Cela sent la stéarine, le granit frais, pas du tout l'encens ni le désinfectant, **l'orgue** / ?**son orgue** ne ronfle pas dans le silence extraterrestre. Il n'y a personne ici qu'un homme abîmé en prière contre un pilier du fond et une vieille dame en tailleur muraille, fondue dans **le transept** / ??**son transept**. (Echenoz J., *L'équipée malaise*, Les Éditions de Minuit, collection « double », 2006 : 236)

Mais comment expliquer les différences observées par Kleiber (2001) entre les noms de localisés *église* et *réfrigérateur* en (6) et (7) ?

Une petite recherche dans la base *Frantext* non catégorisée tend d'ailleurs à confirmer ces différences. Parmi les 1817 textes postérieurs à 1900, on peut relever 5 occurrences de *son réfrigérateur*, 6 de *son frigo* et 8 de *son frigidaire*. À une exception près, donnée en (9), tous les possessifs sont rattachés à un possesseur animé :

- 9) Le buffet à quatre portes portait sur les deux battants inférieurs deux dessins de Picasso – oui, dans la cuisine, **avec** son bel évier, **son frigidaire**, sa table pour petits repas. (Arban D., *Je me retournerai souvent...*, *Frantext*)

Et cette exception propose une structure en *avec* + *SN*, structure que le défini associatif accepte plus rarement que le possessif (cf. Charolles, 1994, et Kleiber, 1995, pour une explication liée à

l'effet aliénant du défini qui, combiné à la préposition *avec*, a souvent quelque chose de tautologique).

Les occurrences de *son église* avec interprétation locative se révèlent moins rares : 44 occurrences de *son église* sur un ensemble de 205 reçoivent en effet une interprétation locative (« église du village », « église de Saint-Nectaire »...). Mais, en même temps, ces possessifs apparaissent eux aussi dans des contextes syntaxiques peu favorables au défini, notamment après la préposition *avec*, attestée à dix reprises ((10) en est un exemple) et après des prépositions locatives comme *contre*, *autour de*, *sous*, visibles dans les exemples (11) à (13), entre autres :

- 10) [...] le train fait trembler le petit pont de fer au-dessus de la rivière, et, tout au fond, derrière les arbres, un village s'en va avec **son église** où Pâques se préparent. (Alain-Fournier, *Correspondance avec Jacques Rivière (1905-1914)*, *Frantext*)
- 11) [...] Mattaincourt dans un fond, plus sévère, épaulé contre **son église** [...] (Barrès, *La Colline inspirée*, *Frantext*)
- 12) Un village, ça et là, groupé autour de **son église**, qu'on abordait de biais [...] (Van der Meersch, *L'Empreinte du Dieu*, *Frantext*)
- 13) Au loin, s'estompent Elbeuf et sa riche industrie, et, plus près, Pont-de-l'Arche, la ville de l'industrie chaussonnière, pittoresque sous **son église**. (Mendès-France, *Œuvres complètes 1*, *Frantext*)

Kleiber observe une autre différence entre les N de localisé du type *église* et ceux du type *réfrigérateur*, lorsqu'il s'agit d'utiliser certaines constructions binominales. Ainsi, les N de localisés qui acceptent assez bien le possessif entrent sans difficulté, comme les méronymes, dans une structure du type *le N d'un N* ou *un N de N* :

- 14) a. le moteur d'une voiture
b. l'église d'un village
- 15) a. un moteur de voiture
b. une église de village

alors que les N de localisés qui acceptent difficilement le possessif n'entrent pas naturellement dans ces deux structures :

- 16) a. ? Le réfrigérateur d'une cuisine
b. ? Un réfrigérateur de cuisine

Il est en effet plus difficile, écrit Kleiber (2001 : 311), de justifier « la création d'une sous-classe de réfrigérateurs sur la base de leur localisation dans une cuisine » que d'opérer le même type de spécification avec un nom relationnel comme *moteur* ou avec un N de localisé comme *église*. On pourrait alors expliquer la difficulté du possessif par l'absence de propriétés discriminantes. La mention de l'entité localisante (sous la forme d'un SP ou d'un possessif) ne serait justifiée qu'à partir du moment où elle permet d'identifier une sous-classe.

Mais la possibilité de construire des sous-classes ne suffit pas à expliquer la distribution du possessif, puisqu'il se révèle encore difficile en (17) avec des couples lexicaux qui acceptent parfaitement les structures binominales sous-catégorisantes *le N d'un N* (*le buffet d'une cuisine / d'une salle à manger*) et *un N de N* (*un buffet de cuisine / de salle à manger*) :

- 17) Nous sommes entrés dans une cuisine / une salle à manger.
? Son buffet était renversé.

Cette difficulté est confirmée par la recherche de *son buffet* dans ma sélection de textes. Aucune des 17 occurrences du possessif ne s'interprète comme référant à une cuisine ou une salle à manger. A seize reprises, il s'agit d'un possesseur humain ; et la seule exception, locative, met en jeu un sens de *buffet* bien différent puisqu'il s'agit du buffet de la gare. En outre, on y retrouve la construction en *avec*, plus favorable au possessif qu'au défini :

- 18) [...] ai aperçu tout d'un coup en contrebas des rangées et encore des rangées de becs de gaz allumés, et puis, au premier plan, une gare tout éclairée **avec** ses wagons, **son buffet**, d'où ne montait cependant aucun bruit... (Céline, *Voyage au bout de la nuit*, *Frantext*)

Le possessif ne manifeste apparemment pas le même type de fonctionnement que les structures binominales *le N d'un N* et *un N de N*¹. En fait, il ne semble pouvoir exprimer l'appartenance locative

¹ Pas plus qu'il ne manifeste le même type de fonctionnement que celui d'une structure binominale non sous-catégorisante comme *le N du N*, qui, elle, se rencontre sans difficulté avec des couples locatifs comme

que lorsqu'on a affaire à des relations locatives présentant un degré d'intégration élevé. Une plus faible intégration ou encore une mobilité des éléments constitueraient, au contraire, des traits peu compatibles avec une détermination possessive.

Pourquoi de telles propriétés référentielles bloqueraient-elles l'emploi du possessif ? On comprend que ces propriétés soient particulièrement compatibles avec les propriétés aliénantes du défini associatif. La difficulté du possessif pourrait s'expliquer par des propriétés, à l'inverse, « désaliénantes ». La situation serait ainsi l'inverse de celle qu'on rencontre avec des N de parties du corps : le caractère fondamentalement aliénable de certains localisés les rendrait peu compatibles avec une mention explicite d'un « possesseur »², sauf contexte particulier qui renforcerait le lien entre une entité locative et certains de ses composants référentiellement peu intégrés. Ainsi, dans l'exemple (19) de Kleiber et dans l'exemple (20), l'explicitation possessive serait liée à la valeur d'exemplarité ou l'influence que peuvent acquérir les propriétés des composants pour l'entité localisante :

- 19) La cuisine est inutilisable. **Son** réfrigérateur est en panne. (Kleiber 2001 : 309, note 2)
- 20) Je me revois montant mon bagage vers le dortoir sinistre où dormaient les apprentis et les jeunes vendeurs, **ses** huit lits en fer et **ses** quatre lavabos avec leurs cuvettes ébréchées en émail posés à même le plancher [...] (Lodge D., *Un homme de tempérament*, trad. fr. M. Aubert, Rivages, 2012, p. 69)

Dans ces exemples, les propriétés attribuées à la cuisine et au dortoir (*inutilisable*, *sinistre*) sont intrinsèquement liées à celles de « son » réfrigérateur et « ses » lits, « ses » lavabos. Et l'explicitation de

buffet / cuisine, salle à manger (trois résultats pour *le buffet de la cuisine* et six pour *le buffet de la salle à manger*).

² Du moins lorsque ce possesseur a déjà été mentionné dans le contexte antécédent et autorise ainsi la construction d'une AA. En dehors de ces cas, on peut trouver une mention du possesseur sous la forme d'un complément du nom, avec les noms de localisés qui connaissent diverses localisations conventionnelles ; cf. les occurrences déjà mentionnées de *le buffet de la cuisine / salle à manger*.

ce lien par le possessif semble relever d'un principe comparable au principe de métonymie intégrée de Kleiber (1989 et 1990), principe selon lequel « certaines caractéristiques de certaines parties [au sens large] peuvent caractériser le tout » (Kleiber, 1989 : 95) : la panne du réfrigérateur caractérise la fonctionnalité générale de la cuisine, l'aspect dégradé et l'emplacement de certains éléments localisés caractérisent l'aspect général du dortoir. Avec des contraintes de représentativité comparables à celles observées par Kleiber pour des exemples d'héritage de propriétés plus directs (avec une métonymie plus intégrée, puisque la ou les parties concernées ne sont pas mentionnées, contrairement à nos exemples) : la seule fonctionnalité du réfrigérateur a des incidences sur la fonctionnalité de la cuisine, alors que l'aspect de plusieurs composants peut être nécessaire pour une caractérisation générale du tout.

Le possessif affirme ce lien métonymique entre la partie et le tout ; la partie n'est pas présentée pour elle-même, mais dans sa relation avec le tout.

Des relations de cohérence différentes

La différence de présentation du référent – aliénation, indépendance avec le défini associatif, liaison, dépendance avec le possessif – a des incidences sur l'interprétation des relations de cohérence. Les effets les plus remarquables s'observent dans les cas où le déterminant employé n'est pas, étant donné la nature du référent, celui qu'on attend, en particulier lorsque l'anaphore associative est préférée à l'anaphore possessive devant un nom de partie du corps et lorsque, inversement, le possessif est préféré au défini devant un nom d'entité normalement conçue comme aliénée.

L'AA et la relation Assertion - Indice

L'AA, tout particulièrement avec les N de parties du corps, constitue une expression privilégiée de la relation *Assertion - Indice* de Cornish (2009 a et b). La définition de cette relation de cohérence comprend deux parties :

1. Inférer P de l'assertion de S^0 ainsi que de S^1 , où S^1 ajoute d'autres détails à P et $e^1 \subseteq e^0$ [e^1 et e^0 sont les événements principaux évoqués par S^1 et S^0]³
2. Interpréter S^1 comme rendant plus convaincante l'hypothèse du locuteur qui correspond à l'assertion de S^0 . (Cornish, 2009 b : 169)

La première partie de la définition de Cornish correspond à la définition de la relation d'Élaboration. C'est une définition qui complète celle de Hobbs (1990 : 95), à savoir *Inférer P de l'assertion de S^0 ainsi que de S^1* , en y ajoutant la nécessité d'un apport informatif : il s'agit de spécifier le contenu sémantique d'une première unité en ajoutant un ou des détails supplémentaires sur la situation décrite ou/et sur l'un des/les participants. La deuxième partie de sa définition souligne la valeur argumentative de la deuxième unité, destinée à accroître la conviction de l'interlocuteur ou du lecteur : « la seconde des deux unités impliquées, écrit Cornish (2009 b, 175), devra être interprétable comme rendant l'assertion de la première plus convaincante pour l'allocutaire ou le lecteur ».

Les descriptions (21) - (23), essentiellement fondées sur des AA, mettent en jeu une forme particulière de la relation *Assertion-Indice*. Ces séquences descriptives (dont le début est signalé dans ces exemples par [SD>]) présentent en effet une série de prédicats statifs, qui, en même temps qu'ils élaborent un prédicat statif initial, s'interprètent comme autant de preuves *particulières* (au sens étymologique) d'une assertion valant plus généralement pour le référent :

- 21) Hugues recommençait chaque soir le même itinéraire, suivant la ligne des quais, d'une démarche indécise, un peu voûté déjà, quoiqu'il eût seulement quarante ans. [SD>] Mais le veuvage avait été pour lui un automne précoce. **Les temps** étaient

³ Cornish reprend ici les symboles S (pour « sentence ») et P (pour « proposition ») de Hobbs (1979 et 1990) ; cela n'exclut ni les relations entre propositions (« clauses ») ni celles entre segments supérieurs à la phrase (« larger portions of discourse », Hobbs, 1979 : 68).

dégarnies, **les cheveux** pleins de cendre grise. (Rodenbach G., *Bruges-la-morte*, Babel, 1989, p. 25)

- 22) Ce visage noir était anguleux et creusé dans tous les sens. **Le menton** était creux ; **les tempes** étaient creuses ; **les yeux** étaient perdus en de jaunâtres orbites. **Les os maxillaires**, rendus saillants par une maigreur indescriptible, dessinaient des cavités au milieu de chaque joue. Ces gibbosités, plus ou moins éclairées par les lumières, produisaient des ombres et des reflets curieux qui achevaient d'ôter à ce visage les caractères de la face humaine. (Balzac, *Sarrasine*, cité par Marandin, 1986, p. 85)
- 23) Les embaumeurs livrèrent leur ouvrage : on déposa le mince cercueil de cèdre à l'intérieur d'une cuve de porphyre, dressée tout debout dans la salle la plus secrète du temple. Je m'approchai timidement du mort. [SD>] Il semblait costumé : **la dure coiffe égyptienne** recouvrait **les cheveux**. **Les jambes serrées de bandelettes** n'étaient plus qu'un long paquet blanc, mais le profil du jeune faucon n'avait pas changé ; **les cils** faisaient sur **les joues fardées** une ombre que je reconnaissais.

(Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien*, Folio, 1997, p. 228)

Dans chacun de ces exemples, la condition d'identité des types d'événement décrits, caractéristique de la relation d'*Élaboration*, est respectée (sur ce point, cf. Fabricius-Hansen et Behrens, 2001 : 10-11) : la structure événementielle de S^0 est un état, par exemple, « *avait été pour lui un automne précoce* » en (21), celle de S^1 (et éventuellement S^2 , S^3 , etc.) aussi, cf. « *étaient dégarnies* », « *(étaient) pleins de cendre grise* » en (21).

Les SN qui réfèrent aux tous dans la première phrase et les SN sujets qui réfèrent à certaines de leurs parties dans la ou les phrases suivantes reçoivent le même rôle sémantique de Siège, respectant en cela une autre condition d'identité posée par Fabricius-Hansen et Behrens (2001) pour définir la relation d'*Élaboration*.

Les temps employés font partie des deux temps verbaux que Cornish (2009 b : 164) évoque comme exemples d'indices de la relation *Élaboration* et de la relation *Assertion - Indice* : majoritairement l'imparfait, quelquefois le plus-que-parfait, avec alors une interprétation résultative, avec des verbes perfectifs ; l'accent est ainsi mis sur l'état résultant du procès : e.g. « *n'avait pas changé* » en (23).

La condition de l'inférence commune à S^0 et S^1 (et S^2 , S^3) est aussi respectée : chaque phrase nous conduit à la même proposition P ; par exemple, « Hugues avait vieilli avant l'heure », en (21). Et, conformément à la spécification de Cornish, la deuxième phrase (et éventuellement les suivantes) ajoute des détails à cette proposition.

Enfin, S^1 (plus éventuellement S^2 , S^3 ,...) s'interprète bien « comme rendant plus convaincante l'hypothèse du locuteur qui correspond à l'assertion de S^0 » (deuxième partie de la définition de Cornish). En effet, l'assertion initiale précise l'état d'une entité que la ou les propositions qui suivent prouvent par l'exemple : ainsi, le vieillissement précoce du personnage est confirmé par les propriétés de certaines parties de son corps en (21), le travestissement, en même temps qu'une forme d'immutabilité du référent sont confirmés par les descriptions d'états de certaines parties du corps en (23). Et la somme des prédications particulières de (22) (« *Le menton était creux ; les tempes étaient creuses ; les yeux étaient perdus en de jaunâtres orbites. Les os maxillaires, rendus saillants par une maigreur indescrivable, dessinaient des cavités au milieu de chaque joue.*») non seulement précise (*i.e.* élabore) l'état décrit dans la première phrase, mais encore le prouve par l'exemple⁴.

Il s'agit donc, à chaque fois, de certifier l'état d'une entité globale par l'état de telle(s) ou telle(s) de ses parties. Et l'effet aliénant du défini, son effet de « gros plan », contribuent fortement à promouvoir les parties au statut d'« évidences », de preuves visibles.

Dans chacun de ces exemples, on pourrait insérer le connecteur *en effet* (proposé par Cornish, 2009 b comme indice possible de la relation *Assertion-Indice*) avant la séquence anaphorique ; *e.g.* (24) pour l'exemple (22) :

24) Ce visage noir était anguleux et creusé dans tous les sens. **En effet**, le menton était creux ; les tempes étaient creuses ; les yeux

⁴ Cette description méronymique a une double influence argumentative, puisqu'elle conduit en outre à l'*Assertion* finale (dans laquelle le SN *ces gibbosités*, étudié par Marandin, (1986 : 86) clôt la séquence descriptive en réunissant les différentes parties « fragmentées » par l'anaphore définie) sur le caractère monstrueux, la dimension fantastique de ce visage.

étaient perdus en de jaunâtres orbites. Les os maxillaires, rendus saillants par une maigreur indescriptible, dessinaient des cavités au milieu de chaque joue. Ces gibbosités, plus ou moins éclairées par les lumières, produisaient des ombres et des reflets curieux qui achevaient d'ôter à ce visage les caractères de la face humaine.

Anaphore possessive et relations causales

L'anaphore possessive, en particulier lorsqu'elle est utilisée avec des noms qui lui sont plutôt réticents comme certains N de localisés, a des affinités particulières avec une autre relation de cohérence, la relation *Conséquence-Cause* ou relation *Explication* chez Hobbs (1990 : 91) :

[Explication] Inférer que l'état ou l'événement asserté via S^1 cause ou pourrait causer l'état ou l'événement asserté via S^0 .

Il ne s'agit plus de justifier l'assertion initiale par des preuves visibles, mais, le plus souvent, d'expliquer un état par une cause. La focalisation ne va plus se faire sur la partie seule, indépendamment de sa relation avec le tout. L'explicitation de la relation d'appartenance va déplacer la focalisation sur le lien métonymique entre la partie et le tout.

C'est cette relation *Explication* qui unit les deux propositions de l'exemple du réfrigérateur en panne de Kleiber, redonné en (25), avec transfert métonymique des propriétés fonctionnelles de la partie vers le tout :

25) La cuisine est inutilisable. **Son** réfrigérateur est en panne.

On peut inférer que l'état asserté en S^1 , la panne du réfrigérateur, est la cause de l'état asserté en S^0 , le caractère inutilisable de la cuisine, et que, conformément à la relation de précédence d'Asher et Lascarides (2003 : 161), l'état asserté en S^0 n'a pas commencé avant celui asserté en S^1 : la cuisine est inutilisable depuis que son réfrigérateur est en panne.

La relation de cause non efficiente *Concession*, qui permet le même ordre « état de la cuisine / état de son réfrigérateur » que (25)⁵, autorise aussi la construction d'une anaphore possessive avec un N de localisé habituellement difficile dans ce type de configuration anaphorique :

26) La cuisine est utilisable, bien que **son** réfrigérateur soit en panne.

La relation entre l'ajout informatif détaché de (27) « *ses huit lits en fer et ses quatre lavabos avec leurs cuvettes ébréchées en émail posés à même le plancher* » et ce qui le précède (la qualification opérée dans « *dortoir sinistre* ») s'interprète dans des termes comparables : l'aspect et la position des lits et des lavabos rendent le dortoir sinistre, le dortoir est sinistre à cause de ses huit lits en fer et ses quatre lavabos avec leurs cuvettes ébréchées en émail posés à même le plancher.

27) Je me revois montant mon bagage vers le dortoir sinistre où dormaient les apprentis et les jeunes vendeurs, **ses** huit lits en fer et **ses** quatre lavabos avec leurs cuvettes ébréchées en émail posés à même le plancher [...] (Lodge D., *Un homme de tempérament*, trad. fr. M. Aubert, Rivages, 2012, p. 69)

C'est d'ailleurs une relation que la préposition *avec*, souvent associée à l'emploi du possessif, pourrait exprimer (*la cuisine est inutilisable, avec son réfrigérateur en panne ; ce dortoir était sinistre, avec ses huit lits en fer*, etc.) et qu'elle exprime régulièrement dans les exemples en *avec* + *son* *église* relevés dans *Frantext* :

28) Elle est bien romantique, cette nuit, la vieille ruine des comtes de Vaudémont, **avec ses** pauvres tombes paysannes, **son** église, **ses** grands arbres et l'immense horizon sur la plaine nocturne ! (Barrès M., *La Colline inspirée*, *Frantext*)

29) Tu vois ce village, là-bas ? Chaque fois que je passe devant, je pense au mien. **Avec son** église écrasée et **ses** maisons tassées autour, il ressemble à Parlines, près du Puy-de-la-Chaux. (Tournier M., *Le Coq de bruyère*, *Frantext*)

⁵ Comme dans la relation *Explication*, l'expression de l'« effet » (en l'occurrence contraire à celui attendu) a lieu en S⁰ et l'expression de la cause non efficiente en S¹.

- 30) Ce village ressemble à un jeu de construction **avec son** église, **sa** mairie, **son** auberge, **son** garage avec pompe à essence et **sa** grand-rue. (Navarre Y., *Biographie, Frantext*)

Là encore, les propriétés du tout s'expliquent par celles de ses « parties », elles en sont la conséquence : l'église, son écrasement, les maisons tassées autour, etc. sont autant de facteurs contribuant à l'aspect romantique des ruines de (28), à la ressemblance du village de (29) avec un autre et à la ressemblance de celui de (30) avec un jeu de construction⁶.

Et c'est cette même relation qu'on peut observer dans certains emplois de *son église* après la préposition *par*, introduisant un complément causal après un adjectif (« *remarquable par [...] son église du XIV^e siècle* », « *célèbre par [...] son église* »), pour lier les propriétés du tout à celles de ses parties⁷ :

- 31) [...] une ville coquette et gracieuse, **remarquable par** ses belles avenues, son vieux port et **son église** du XIV^e siècle (Mendès-France, *Œuvres complètes 1, Frantext*)
- 32) Hocqueville est une des villes du Cotentin, **célèbre par** son château et **son église**, mais peu visitée. (Drieu La Rochelle, *Révue bourgeoisie, Frantext*)

Conclusion

On peut donc observer, en particulier dans les cas « extrêmes » – utilisation du défini associatif devant des N d'éléments inaliénables

⁶ Ces exemples avec la préposition *avec* ne relèvent plus du type intrapropositionnel « partie-tout » de Cadiot (1997) – *l'arbre pousse avec ses racines sur une pierre tombale ; dessine-moi un village avec son église* – mais se rapprochent davantage de son type interpropositionnel causal et acceptent, de la même manière, le détachement à gauche du complément en *avec* (lequel est d'ailleurs effectué en (29) : « *Avec son église écrasée et ses maisons tassées autour, il ressemble à Parlines* »).

⁷ Cf., à ce sujet, la description que donne Cadiot (1997 : 33) de l'emploi de *par* dans *Ce livre est intéressant par son contenu / son introduction* : « le recours à *par* crée une forme d'identification entre les domaines référentiels couverts par le livre [*une ville coquette et gracieuse* en (31) et *Hocqueville* en (32)] et le régime », une identification qui favorise l'interprétation métonymique caractérisant ces exemples.

comme les N de parties du corps, et du possessif devant des N d'éléments très autonomes – des différences importantes entre les deux déterminants pour l'interprétation des relations de cohérence.

Le défini associatif, aliénant, permet d'exprimer une relation de cohérence à la « force cohésive plus lâche » (selon l'expression de Cornish, 2006) que les relations causales, la relation *Assertion - Indice*. Et l'AA permet alors des descriptions particulièrement spectaculaires, de véritables hypotyposes descriptives, comme (33), séquence descriptive dans laquelle la focalisation au moyen du défini associatif sur les vêtements et les parties du corps de Sarah contribue à mettre sous les yeux, à peindre énergiquement le « tableau » sensuel qui s'offre à Charles, en même temps qu'est élaborée et confirmée l'assertion initiale « *la forme gisait dans le plus complet abandon* » :

33) Allongée sur le dos, la forme gisait dans le plus complet abandon.

Le manteau était ouvert sur **le corsage indigo d'une teinte uniforme**, avec un étroit col blanc sur le pourtour de **la gorge**.

Le visage de la dormeuse était tourné dans la direction opposée, enfantinement protégé par **le bras droit replié**. Tout près, une poignée d'anémones était éparpillée dans l'herbe. Une impression infiniment tendre, et en même temps sensuelle émanait de ce corps allongé ; éveillant dans la pensée de Charles quelques vagues échos de son séjour parisien. Une fille, dont le nom à présent lui échappait, qu'il n'avait peut-être jamais su, et qu'il revoyait, endormie ainsi, dans une chambre qui dominait la Seine. (Fowles, *Sarah et le lieutenant français*, trad. fr. G. Durand, Points / Seuil, 1981, p. 103)

Le possessif, au contraire, parce qu'il explicite le lien entre le tout et la partie, favorise l'expression d'une relation de cohérence plus cohésive, la relation *Explication*. La mention répétée du tout suppose en effet une cohésion, une continuité plus forte entre les propositions et, devant les N d'entités autonomes, une forme d'identification métonymique avec l'entité incluse. L'entité incluante ne disparaît jamais de la scène car ses propriétés sont intrinsèquement liées à celles de ses composants, elles s'expliquent par celles de ses composants.

Références bibliographiques

- Asher, N., Lascarides, A., 2003, *Logics of Conversation*, Cambridge: Cambridge University Press.
- Cadiot, P., 1997, *Les prépositions abstraites en français*, Paris : Armand Colin.
- Charolles, M., 1994, « Anaphore associative, stéréotype et discours », in Schnedecker, C., Charolles, M., Kleiber, G., David, J. (éd.), *L'anaphore associative, Recherches linguistiques*, XIX. Paris : Klincksieck, 67-92.
- Cornish, F., 2006, « Relations de cohérence et anaphores en contexte interphrastique : une symbiose parfaite », *Langages*, 163, 37-55.
- Cornish, F., 2009a, « Inter-sentential anaphora and coherence relations in discourse: a perfect match », *Language Sciences*, 31, 572-592.
- Cornish, F., 2009b, « Le rôle des anaphores dans la mise en place des relations de cohérence dans le discours : l'hypothèse de J. R. Hobbs », *Journal of French Language Studies*, 19, 2, 159-181.
- Fabricius-Hansen, C., Behrens, B., 2001, « Elaboration and related discourse relations viewed from an interlingual perspective », *Språk reports*, 13, 1-34. Accessible en ligne sur <<http://www.hf.uio.no/german/sprak/>>.
- Fradin, B., 1984, « Anaphorisation et stéréotypes nominaux », *Lingua*, 64, 4, 325-369.
- Hobbs, J.R., 1979, "Coherence and coreference", *Cognitive Science*, 3, 67-90.
- Hobbs, J.R., 1990, *Literature and Cognition* (chapitre 5: The Coherence and Structure of Discourse, 83-114), CLSI Lecture Notes 21, Stanford University.
- Kleiber, G., 1989, *L'article LE générique. La généricité sur le mode massif*, Genève : Librairie Droz.
- Kleiber, G., 1990, « Sur la définition sémantique d'un mot – Les sens uniques conduisent-ils à des impasses », *La définition*, Centre d'études du lexique, Paris : Larousse, 125-148.
- Kleiber, G., 1995, « Dessine-moi une anaphore associative... », *Sémiotiques*, 8, 147-175.
- Kleiber, G., 1997, « Des anaphores associatives méronymiques aux anaphores associatives locatives », *Verbum*, XIX, 1-2, 25-66.
- Kleiber, G., 1999, « Anaphore associative et relation partie-tout : condition d'aliénation et principe de congruence ontologique », *Langue française*, 122, 70-100.
- Kleiber, G., 2001, *L'anaphore associative*, Paris : PUF.
- Kleiber, G., 2011, « Sémantique et pragmatique du déterminant possessif », *L'Information grammaticale*, 129, 3-13.

Marandin, J.-M., 1986, « *Ce* est un autre. L'interprétation anaphorique du syntagme démonstratif », *Langages*, 81, 75-109.